

sur les querelles intimes du cabinet de l'intérieur.

On dit que la fréquence des visites de de M. Walewski et de Persigny à Fontainebleau n'est pas un indice de médiocre importance dans la situation présente.

Enfin M. Haussmann, qui tient à établir, moins en vue du public, dit-on, que pour plaire à l'impératrice, la complète innocence de son grand-père le conventionnel dans le supplice de Louis XVI, M. Haussmann pourrait être nommé ministre sans portefeuille et avoir ainsi le droit d'étant plus sénateur d'exposer au Corps législatif la justification de ses comptes fantastiques.

Une nouvelle plus sûre, car c'est au fait : le maréchal Niel a donné des ordres aux directeurs d'artillerie et aux commandants d'arsenaux pour que nulle besogne ne soit entreprise avant le complet et prompt achèvement des travaux du matériel de guerre.

Pour extrait : J. REBOUX.

Paris, 17 juin.

Il paraît qu'il va être fait encore une tentative pour améliorer l'administration de l'Algérie. Le maréchal Niel élabore un projet qui serait soumis prochainement à l'empereur. Nous rendons justice comme tout le monde à l'honorabilité et aux éminentes qualités du maréchal ; mais il nous surprend de savoir que ce travail lui a été confié pour être certain que la réforme que l'on va tenter n'aboutira qu'à un échec. Le maréchal en effet ne s'avise pas de subordonner l'élément militaire à l'élément civil, et nous croyons que c'est le régime militaire qui est la principale cause de la décadence de l'état de notre colonie. L'armée devait protéger les colons et non pas gouverner, administrer. Pourquoi d'ailleurs ne pas essayer d'assimiler l'Algérie à la métropole ? La tentative vaut au moins la peine d'être faite.

On parle aussi d'autres réformes dont la nécessité aurait été reconnue par l'empereur et quelques-uns de ses conseillers. Si l'agriculture, le commerce et l'industrie se plaignent des résultats qu'ont eus pour eux les crises de ces dernières années, le monde des lettres n'a pas eu davantage à se glorifier des productions des quinze dernières années. Depuis 1848, une génération a vécu qui n'aura rien laissé d'elle. C'est qu'on organise la victoire, on donne la médaille, mais on ne discipline pas l'esprit ; il lui faut le champ et les allures libres ; le génie littéraire meurt dans les entraves. L'art dramatique n'a pas été respecté parce que la liberté des théâtres n'était qu'une liberté commerciale. On dit donc que le ministre d'Etat va être reconstitué sur des bases nouvelles, qu'il sera confié à M. Walewski ; on prétend que la censure, la commission du colportage seraient supprimées, et desormais les ouvrages de l'esprit seraient soumis au droit commun.

Le Corps législatif a voté hier avec une majorité de huit voix le projet de loi qui autorise la Compagnie du canal de Suez à émettre un emprunt avec lots. MM. Lanjuinais, Marie et Jules Favre ont parlé contre le projet de loi que M. Vuitry a défendu avec énergie.

La séance était encore présidée par M. Duméril en l'absence de M. Schneider qui souffre d'un simple mal de gorge. Le froid inattendu, qui a sévi au commencement de la semaine dernière, a fait ici beaucoup de victimes ; il y a eu une véritable épidémie de rhumes, de grippe, autres maux, dont on rit, mais dont on souffre presque autant que de grandes maladies. L'indisposition de M. Schneider ne sera que passagère.

Il paraît que MM. les députés veulent se dédommager des fatigues de la séance d'hier en faisant des mots et des quatrains ; il m'en revient de toutes sortes. Au plus

fort de la discussion, le mot de lots revenant plusieurs fois : — Mais, c'est la bataille des lots (d'Eylan), dit M. Esnesi Picard. Je ne vous garantis pas le nom de l'auteur. Et voici un des quatrains :

Lanjuinais de Suez exalte la merveille ; Lesseps est à ses yeux le Pharaon nouveau ; — Mais, lui dit Tillacourt, qui voit le bout d'oreille.

Vous voulez le canal sans lots (l'eau). On ferait un joli hors-d'œuvre parlementaire en recueillant les bons mots, les épigrammes, les saillies de nos honorables.

Plusieurs journaux annoncent que dans le conseil des ministres de samedi il a été décidé que les élections générales n'auraient pas lieu cette année. Dans cette forme, la nouvelle n'est pas tout à fait exacte ; il a été simplement décidé que l'on ne décidait pas la dissolution de la Chambre ; mais le gouvernement n'a pas le moins du monde pris l'engagement d'ajourner les élections jusqu'après la session de 1869. Peut-être en déclarant qu'il n'a pas des à présent de raison grave pour changer le cours naturel des choses, le gouvernement ne veut-il ajouter aucune nouvelle préoccupation à celles qui rempliront l'esprit des députés au moment des débats du budget, et ne les détourner en rien par des considérations personnelles, des graves matières qu'ils auront à étudier.

On a signalé l'absence persistante de certains députés, et la France qui est toujours bourrée de bonnes intentions, prend la peine de nous apprendre que M. Bravy, qui n'a pas assisté à cette session, est parti d'un congé régulier. Eh bien, c'est précisément là qu'est la question : un député peut-il prendre un congé qui dure toute la session ?

L'empereur est arrivé ce matin à neuf heures aux Tuileries où il a immédiatement présidé le conseil des ministres ; puis il a donné des signatures et a accordé plusieurs audiences. Il sera de retour à Fontainebleau à six heures.

La commission de la loi pour l'appel de 100,000 hommes sur la classe de 1868 a entendu hier les ministres de la guerre et de la justice, sur les amendements qui proposent d'astreindre au service militaire les fils d'étrangers établis en France.

Le *Moniteur* annonce ce matin dans son bulletin, le départ de M. de Bismarck pour ses terres de Poméranie. On ajoute qu'il a dû être porté jusqu'au chemin de fer et que, avant de partir, il a résigné toutes ses fonctions. Nous n'en croyons rien.

Dans sa revue hebdomadaire, le petit *Moniteur* annonce que l'empereur et l'impératrice ont envoyé, à l'occasion du 6 juin, un télégramme à l'empereur Alexandre, et que celui-ci a manifesté à notre ambassadeur combien il était sensible à cette démarche.

Dans le monde politique on attache une grande importance au rapprochement de la France et de la Russie ; en même temps on s'inquiète de la retraite de M. de Bismarck.

CH. CAHOT.

CHRONIQUE DU JOUR.

On nous écrit de Paris, le 16 juin :

Un incident qui n'a été que soulevé, mais dont les suites seront de la dernière gravité, a marqué le commencement de la séance d'hier au Corps législatif. M. Poyer-Quertier a insisté pour que la comptabilité de la Compagnie transatlantique, particulièrement les marchés passés par la Compagnie avec les constructeurs français et étrangers, soient mis sous les yeux de la Chambre. Mais le débat engagé à la tribune s'est prolongé d'une façon assez sérieuse à la sortie de la Chambre, et l'on dit que M. Poyer-Quertier, s'adressant à M. Emile Péreire, l'aurait me-

nacé en termes énergiques de poursuivre jusqu'au bout la vérité, sur les livres et les écritures de la Compagnie dont ce dernier est le directeur. M. Péreire paraissait assez abattu.

Dans cette campagne vigoureuse que l'honorable député de la Seine-Inférieure entreprend, malgré l'intervention et les instances conciliatrices de MM. Rouher et Forcade de la Roquette, contre l'Administration de la Compagnie transatlantique, la gauche de la Chambre se fractionnera en deux camps. D'un côté, les St-Simoniens, M. Guéroul en tête, risteront fidèles à M. Péreire, de l'autre côté, les hommes de la gauche qui n'ont pas d'attaches financières, MM. J. Favre, E. Ollivier, Picard, etc., se déclareront contre M. Péreire, pour M. Poyer-Quertier, quoique ce dernier soit entré à la Chambre patronné par le gouvernement. Il est vrai de dire que depuis quelque temps, sans parler même de ses opinions protectionnistes, le député de la Seine-Inférieure a donné suffisamment de fil à retordre aux orateurs du gouvernement.

MM. les préfets se préparent aux élections. Dans certains départements, ces hauts fonctionnaires profitent des tournées des conseils de révision pour présenter aux populations les candidats qui jouiront de la confiance du gouvernement. L'autre jour, un brave maire de campagne se félicitait d'avoir serré la main à M. le préfet et à « son jeune homme ». — Le « jeune homme » était le candidat officiel.

Là où ne fonctionnent pas les conseils de révision, les comices agricoles sont le théâtre où se mettent en scène les jeunes gens de MM. les préfets. Nous lisons dans le *Figaro* le compte-rendu des opérations du comice agricole de Seine-et-Oise. Ce comice tenait cette année ses grandes assises à Saint-Germain-lès-Corbeil, aux portes du splendide château de M. Darblay jeune, l'un des députés du département. Tout naturellement M. Darblay jeune présidait le comice. Mais taissons la parole au *Figaro* :

« La musique militaire se fait entendre, puis M. Darblay se lève et prononce un discours très-remarquable ; mais où l'enthousiasme n'a pas de limites, c'est quand l'honorable député annonce qu'il donne de ses deniers, un cylindre compresseur en fonte à chacun des cantons de sa circonscription électorale. Voilà une future élection dont le résultat n'est pas douteux.

« On distribue les récompenses. Les vieux serviteurs sont acclamés. On leur remet une médaille, une somme d'argent, une invitation pour le banquet.

« Ces braves gens comptent l'argent comme au marché. Quand ils sont sûrs de leur somme, ils se livrent aux transports d'une joie folle. L'un s'écrie : « Vive le président et sa compagnie !... » Un autre, embrassant d'un geste le bureau et ses membres, dit en agitant son chapeau : « Vive l'empereur !... et tous ses employés... les messieurs du comptoir ! »

Le moyen de lutter contre une candidature qui s'affirme à coups de cylindres compresseurs.

La *Gazette du Midi* publie une curieuse correspondance de M. Leopold de Gaillard avec M. le préfet de Vaucluse, qui met au jour les procédés auxquels sont exposés les hommes de caractère connus pour faire de l'opposition au gouvernement.

Le 13 février dernier, M. Leopold de Gaillard adressait, de sa terre de Bollène (Vaucluse), une lettre à M. le préfet d'Avignon, pour se plaindre de la « surveillance noctive secrète moitié publique », dont il était l'objet chaque fois qu'il allait à Avignon, surveillance « à peu près semblable à celle qui est employée vis-à-vis des individus signalés par les plus fameux antécédents ». Dès le moment où il s'était aperçu de cette avanie, M. de Gaillard s'était expliqué avec le commissaire central, en présence d'un témoin, et le commissaire

n'avait pu nier le fait. La surveillance, rapportait M. de Gaillard, n'en avait pas moins continué dans les formes les plus blessantes.

Le préfet de Vaucluse, M. Bohat, répondit dans les quarante-huit heures, en contestant poliment les faits, et déclarant que la préfecture n'avait point donné d'ordres, et que le commissaire central n'avait reçu de personne des instructions de cette nature.

Maintenant, nous laissons la parole à M. de Gaillard, qui raconte ainsi à la *Gazette du Midi* la suite de cette affaire :

« Absent du pays depuis cette correspondance, je n'ai revu Avignon que le 3 du présent mois. Dès une heure après mon arrivée, et une fois encore le lendemain matin, l'agent de police Neveu venait à l'hôtel d'Europe prendre sur mon compte les informations ordinaires. Le fait, cette fois, ne sera pas contesté ; je nomme l'agent et je nommerais, au besoin, les personnes auxquelles il s'est adressé.

« Mis en demeure d'exécuter la promesse que je faisais au préfet dans ma lettre du 8 février, c'est au public, directement que je porte plainte. Inutile de dire que la dénegation de M. le préfet est pour moi parfaitement sincère, et que je n'ai pas attendu sa réponse pour croire que l'ordre de continuer de si misérables tracasseries n'est pas sorti de son cabinet. — Mais, enfin, d'où est-il sorti ? L'agent de police Neveu n'est pas venu deux fois en queques heures demander de mes nouvelles à l'hôtel d'Europe par pur intérêt pour ma santé et sans que quelqu'un l'y ait envoyé. Quel est ce quelqu'un et d'où a-t-il reçu lui-même ses instructions ? Mes habitudes de simplicité m'ont fait, je l'avoue, prendre le mystère en horreur.

« Aux applaudissements de la France entière, moins peut-être de M. de Maupas, on a supprimé, il y a quelques années, le ministère de la police. En serait-il resté que chose comme un gouvernement occulte ayant, avec ses fonds secrets, ses chefs anonymes, ses subalternes irresponsables, ses suspects qui ne savent à qui s'en prendre, son action indépendante de l'administration, sa politique distincte de la politique officielle ? Voilà, mon cher ami, la question très intéressante qui se pose à côté du fait très pueril, mais non isolé que je vous signale.

« Dans la Rome impériale, le citoyen qui avait eu le malheur d'être noté comme indépendant, ne pouvait sortir, sans traîner au pied une courte chaîne à l'extrémité de laquelle était attaché le préposé qui répondait de lui devant le préteur. C'était l'enfance de l'art. En France, il y a aussi dans nos codes une peine dite de la surveillance ; mais, comme toutes les peines, elle ne peut être prononcée que par un jugement. C'est donc sur le texte de la loi, non moins que sur le plus vulgaire sentiment de dignité personnelle, que se fonde mon injustice, mais persistante réclamation. — Entendons nous bien ! Je ne demande pas à la police politique de renoncer à des pratiques qui lui laissent croire qu'elle rend des services ; je ne lui demande que de se cacher. Est-ce donc trop ? — Leopold de Gaillard. »

Un journal allemand dit que le prince Napoléon est allé visiter dans l'église des Capucins, à Vienne, les tombes des princes de la famille impériale d'Autriche, et qu'il est resté trois quarts d'heure agenouillé près celle de Maximilien.

L'impératrice Charlotte a donné 10,000 florins, le roi des Belges 2,000, le duc de Flandres 1,000, pour la construction du monument qui doit être élevé à Trieste, en souvenir de l'empereur Maximilien.

Le *Beobachter*, de Stuttgart, prétend que depuis le retour du colonel Sackow, qui avait été envoyé à Berlin par le gouvernement wurtembergeois, on travaille au ministère de la guerre comme si la guerre devait éclater dans un mois.

Le *Moniteur* est un puits de science. Récemment, nous apprenions de lui que les centaures ont existé réellement. Dans son numéro du 8 juin, il contient un article de M. Paul Dalloz où on lit cette phrase :

« La récente enquête agricole a révélé la condition regrettable dans laquelle se trouvent les cultivateurs qui, par absence de crédit sagement organisé et de moyen de conservation protecteurs, ne peuvent, comme le conseillait jadis Joseph en racontant son rêve des sept vaches grasses et des sept vaches maigres, retenir dans les années d'abondance le déficit des années stériles. »

Le dernier enfant des Frères aurait pu apprendre à M. P. Dalloz et au *Moniteur* que le rêve des sept vaches grasses et des sept vaches maigres est un rêve de Pharaon interprété par Joseph, et non un rêve fait par Joseph lui-même.

Voici ce que dit l'*Univers*, du marquis de Hastings :

« Le marquis de Hastings agit mieux qu'il n'aurait pu le faire sur son gain la part des pauvres de Paris et de ceux que secourt la colonie anglaise de la capitale. C'est bien. Du reste, sous ce rapport, lord Hastings n'a qu'à suivre les traditions de sa famille ; elles sont magnifiques, et la noblesse de France qui n'est pas ingrate, se les rappelle avec reconnaissance.

« Son père, lord Moira, qui fut fait depuis marquis d'Hastings, se distingua, durant l'émigration, par la générosité et la délicatesse de ses prévenances et de ses largesses envers nos compatriotes. Il avait été heureux de mettre ses domaines à la disposition des princes.

« Bien qu'il ne fût pas chasseur, il entretenait des équipages pour avoir l'honneur d'offrir aux augustes exilés les distractions de la vénerie. On jouait d'ordinaire assez gros jeu chez lui ; du moment où les émigrés français arrivaient, les enjeux, sur un simple signe du lord, devenaient des plus modestes ; c'était la courtoisie en ce qu'elle a de plus exquis.

« Lord Hastings voit donc que, si l'amour propre français a eu peine à accepter sa dernière victoire, la mémoire de notre patrie ne se perd pas et sait garder fidèlement le culte de la gratitude.

M. Jouvin trace un petit portrait à la plume de M. Rochefort, l'homme à la lanterne :

« Sans vouloir rien retrancher à un talent très-réel et très-vif, peut-être faut-il faire dans ce succès la part légitime des circonstances, de l'a-propos et d'une certaine disposition des esprits à se hâter de dire de tout — comme dit *Figaro* — pour n'être pas obligé d'en pleurer. »

« Je lui connais des vices et des classiques dans la langue desinvolte et familière qui a fait sa fortune ; ce sont MM. Duvet et Lauzanne, ces matras dans un genre secondaire où il devait avoir le bonheur de ne point complètement réussir.

« Une fois mis à la belle page d'un journal extrêmement lu, M. Rochefort rencontra le formule de son originalité et accomplit un véritable tour de force — celui de faire réussir le *Charivari* au *Figaro*.

« Cet esprit, d'une excellente étoffe française, est comme l'habit de Cadet-Roussel double de papier gris ; mais M. Rochefort le boutonne fièrement, et il faut bien le dire, le grand succès des chroniques et de la *Lanterne* pourrait à la rigueur, se passer d'un bout de toilette littéraire. L'écrivain a des préoccupations ; son public, de plus en plus nombreux, a des exigences qui ne leur permettent point de perdre beaucoup de temps à nouer des phrases avec élégance devant un miroir. La personnalité très-affichée de M. Rochefort dans la presse militante n'est donc pas uniquement une question de talent.

cette grande chambre, où elle était assise, écrasée sous le poids de son chagrin. Une demi-heure se passa sans qu'elle fit le moindre mouvement.

Ce fut seulement lorsqu'elle entendit un pas s'approcher dans le corridor qu'elle leva la tête et jeta vers la porte un regard anxieux.

Elle allait apprendre ce que les docteurs avaient jugé de l'état de son père.

— Sont-ils partis ? Puis-je retourner près de mon père ? demanda-t-elle.

— Non, ils ne sont pas encore partis.

— Ainsi vous ne savez pas ce qu'ils ont dit ?

La servante surmonta avec effort sa propre inquiétude, prit la main de la jeune fille et répondit avec une apparente tranquillité :

— Oui, Adeline, je connais l'opinion des médecins sur l'état de votre père. Ils disent que, depuis hier, quoiqu'il n'y ait pas d'amélioration sensible, le mal n'a point augmenté. De danger, du moins de danger immédiat, il n'y en a pas, et ils croient qu'une crise favorable va survenir dans la maladie.

— Ah ! s'ils pouvaient ne pas se tromper s'écria Adeline, dont les yeux brillèrent d'un joyeux espoir.

— Mais je dois vous dire encore une chose, reprit Barbe avec embarras, une chose qui pourrait vous effrayer, Adeline, si vous n'êtes pas rassurée par ce que je vous ai dit. Ne croyez pas que ce soit une recommandation des médecins ; votre père lui-même en a exprimé le désir, et quoique les médecins lui aient fait comprendre qu'il n'y avait pas l'ombre d'une nécessité, il a insisté pour qu'on fit venir son confesseur.

— Malheur à moi ! s'écria Adeline. Mon père doit être administré ! Il va mourir ! Ah ! que je puisse du moins le presser encore une fois dans mes bras !

Elle voulait courir vers la porte ; mais la servante lui barra le chemin, et lui serrant les mains de nouveau :

— Adeline, reprit-elle, je vous ai dit la vérité ; vous vous effrayez à tort. Si cela dépendait de la volonté des médecins, on n'apporterait pas le viatique ici aujourd'hui. N'allez pas auprès de votre père ; on est en train de lui appliquer encore quelques sangsues sur la poitrine.

— Les bourreaux ! Du sang toujours du sang ! murmura Adeline avec horreur.

— Ils veulent tenter par ce dernier effort de triompher de l'inflammation qui subsiste toujours dans la poitrine. Et pour preuve qu'il n'y a pas de danger, Adeline, je n'irai que dans deux heures avertir le curé que votre père attend dans le courant de la journée.

La jeune fille tomba tout à coup dans une méditation profonde et parut concentrer toutes les forces de son esprit sur une seule idée.

— Le curé ! s'écria-t-elle avec chaleur. Adolphe a sauvé le curé d'une mort presque certaine. Le bon prêtre aura foi en l'habileté d'Adolphe et en la puissance de son savoir. Donnez-moi mon manteau, Barbe. Vite ! vite !

— Quelle est votre idée ? Que voulez-vous faire ?

— Tout espoir n'est pas perdu ; j'irai prévenir le curé ; il chassera du cœur de mon père le sentiment de haine qui l'anime contre Adolphe. Ah ! si je pouvais réussir dans cet effort suprême !

— Mais, Adeline, objecta la servante, vous ne pouvez pas traverser la rue avec ces joues pâles et ses yeux rougis par les larmes ?

— Quo je serais honteuse d'avoir pleuré près du lit de mon père mourant ! exclama la jeune fille. Allons, chère Barbe, ne me retenez pas davantage, c'est un parti pris, et je l'accomplirai, dussé-je passer à travers le feu pour aller à la cure. Vite, mon manteau et mon chapeau !

Elle descendit l'escalier en courant, derrière la servante, s'habilla avec une hâte fiévreuse, et sortit précipitamment sans ajouter un mot.

XI

Adolphe était assis dans son cabinet devant sa table d'étude. Un grand nombre de volumineuses toutes dimensions étaient ouverts devant lui, et il paraissait comparer avec attention le contenu de deux ou trois d'entre eux.

En jetant les yeux sur ces divers ouvrages, on aurait pu s'assurer qu'ils étaient tous ouverts à des chapitres qui traitaient de différentes inflammations des organes respiratoires, et principalement de la pleurésie.

Pendant qu'il était ainsi plongé dans sa lecture, sa sœur entra dans son cabinet et lui dit avec l'expression d'une sincère tristesse :

— Adolphe, le jardinier de M. Heuvels a dit tout à l'heure au forgeron que son maître va très-mal. Vous voulez-vous faire croire que sa maladie ne présente aucun danger ; mais je ne sais pas comment cela se fait, je suis agitée par une inquiétude étrange.

— Vous avez tort, je vous le répète, François, répondit le jeune docteur. Avant-hier, j'ai rencontré M. Van Hoof, le chirurgien. Il m'a expliqué le cas : c'est une simple pleurésie ; la guérison de l'inflammation est pour ainsi dire infaillible quand on le combat énergiquement dès le début.

— Pauvre Adeline ! dit la jeune fille en soupirant ! Elle est toujours présente à mes yeux. Toute la nuit j'ai rêvé d'elle. J'entendais sa voix, qui m'appelait d'un ton plaintif. Comme elle doit souffrir, seule et sans consolation !

Ces paroles émuèrent visiblement le jeune homme ; il secoua la tête d'un air pensif, et son regard restait perdu dans la vague.

— Adolphe, le jardinier m'a dit qu'Adeline est devenue pâle et maigre comme une ombre. Depuis six jours et six nuits, elle n'a pas fermé l'œil un instant, elle ne fait que pleurer, la malheureuse !

Un profond soupir souleva la poitrine du jeune homme ; il se roidit contre son émotion et répondit :

— François, pourquoi accrottre ainsi mes peines ? Croyez-vous donc que, moi aussi, je n'aie pas constamment l'image d'Adeline devant les yeux, que mon cœur ne soit pas ému de douleur et de pitié ? Mais je me console par la certitude que, avant qu'il se soit passé quelques jours, notre pauvre amie se réjouira de la guérison de son père. Les symptômes de la pleurésie sont assez alarmants ; les saignées abondantes, au moyen desquelles on combat ordinairement cette maladie, auront effrayé Adeline, car elle hérite son père de toutes les forces de son cœur aimant. Que le jardinier et d'autres personnes, qui voient M. Heuvels, croient

qu'il va plus mal, cela se conçoit : la grande perte de sang doit l'avoir extrêmement affaibli ; mais je suis convaincu qu'il éprouve déjà du mieux et qu'il n'a plus besoin, pour guérir tout à fait, que de reprendre des forces.

— Si M. Heuvels vous avait fait appeler, Adolphe, vous auriez peut-être pu lui donner des bons conseils. Quel malheur pour nous tous que la fatalité ait jeté l'inimitié entre vous deux !

— Il n'est pas possible qu'il me fasse appeler, François ; cela ne serait pas naturel ; il n'a pas de confiance en moi. Et d'ailleurs, que pourrais-je faire, sinon ce qu'ont fait M. Sial et M. Van Hoof ? La pleurésie est une maladie si connue, qu'il est difficile d'en savoir des particularités quelconques.

— Puissiez-vous ne pas vous tromper dans vos prévisions consolantes ! soupira la jeune fille. En tout cas, notre pauvre amie.

Un bruit soudain lui coupa la parole et la fit reculer d'inquiétude.

Le son argentin d'une clochette retentissait dans la rue.

— Quoi ? Qu'est-ce ? s'écria François. Le viatique ! Qui est mortellement malade ? M. Heuvels ! Impossible ! impossible !

Adolphe, frappé de consternation, devint pâle comme un linge.

Courant vers la fenêtre, François écarta un peu le rideau ; mais elle le vit bien retomber, en s'écriant effrayée :

— Le curé, le saint sacrement, il est par ici !... O mon Dieu, ayez compassion d'Adeline !

HENRI CONSICQUE.

La suite au prochain numéro.